

Zeitschrift: L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève
Herausgeber: L'écran illustré
Band: 1 (1924)
Heft: 16

Artikel: A propos de La terre promise
Autor: L.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-729220>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A propos de LA TERRE PROMISE

La première injustice qui nous frappe dans ce film est celle que les éditeurs commettent à l'égard des artistes qui interprètent le mieux leur rôle et qu'on ne mentionne pas dans l'affiche parce que leur talent n'a pas été consacré par la popularité. Qu'on loue celui de Raquel Meller qui s'est montrée excellente dans ce film, comme dans tous ceux où elle a paru, rien de mieux, mais qu'on nous mette en vedette André Roanne tandis qu'on ignore ou presque, la collaboration de Maxudian dans le rôle de Moïse Si-goulime et de M^{lle} Tina de Yzardny dans celui d'Esther, c'est faire un grand tort à ces deux merveilleux artistes et en même temps à l'esprit critique du public. Si, comme le dit le juif aristocrate, tout s'achète, même Jérusalem, il y a cependant quelque chose qui ne s'achète pas, c'est l'intelligence et le talent.

Dans la réalisation de son scénario, Henry Roussell s'est révélé encore une fois un metteur en scène excellent. Tous les détails des fêtes rituelles juives sont respectés avec un soin digne d'éloges. Pierre Blanchard personnifie admirablement l'humble étudiant de la Thora ; son jeu est sobre et inspire la sympathie. Il campe infiniment mieux son personnage que Albert Bras, qui nous donne un Rebb trop béneux, trop pastoral et pas assez juif. Nous ne comprenons pas que M. Roussell ait commis l'erreur grave de ne pas confier ce rôle à un véritable juif ; il y a dans ce film d'autres Rebb jouant un rôle effacé qui auraient certainement donné à ce prophète d'Israël une silhouette plus rabbinique.

Le scénario de *Terre Promise* nous est donné comme étant de M. Henry Roussell. Nous ne voudrions pas à ce propos prononcer le mot de plagiat, mais nous ne pouvons nous empêcher de constater que la scène où Lia ouvre la porte pour laisser entrer le prophète Elie pendant le repas rituel du Seder a une frappante analogie avec celle qui est décrite par Israël Zangwill dans *Les Enfants du Ghetto*, au chapitre *La nuit du Seder*.

Hannah a décidé de partir avec David à 9 heures, au moment où le plus grand gobelet sera rempli pour la délectation du prophète Elie et qu'elle ouvrira la porte selon la coutume. Hannah a suspendu à l'avance son manteau et son chapeau à proximité de l'huissier ; en portant les plats de la cuisine, elle jette un regard furtif à son chapeau et à son manteau et à l'horloge qui maintenant marque 9 h. 05. Hannah est impatiente, car elle est sûre que David attend au coin de la rue, sous la pluie qui bat sur les vitres de la fenêtre. Soudain les commensaux se lèvent, le reb. Shemuel a rempli le gobelet d'Elie et c'est le privilège annuel d'Hannah d'ouvrir la porte au prophète. Le visage de David, pâle et fantomatique, lui apparaît dans l'obscurité nuit. De larges gouttes de pluie tombent sur son chapeau et coulent comme des larmes sur ses vête-

ments trempés. « Enfin ! que faites-vous, dit-il ; vite, dépêchez-vous. » Mais les modulations vocales du vieux Rabbi, qui prononce les paroles rituelles, arrêtent Hannah, qui écoute un moment. Puis une inspiration soudaine lui vient et, en réponse à l'appel désespéré de David, elle retire l'anneau de fiançailles de son doigt, le lui rend et ferme vivement la porte à la face de son amoureux.

Nous ignorons si M. Roussell s'est inspiré de cette scène, ce qui est possible ; en tous cas la coïncidence est frappante et la similitude même des détails, comme la pluie, l'anneau de fiançailles, l'heure fixée pour la fuite, permet de supposer que Israël Zangwill n'a pas été étranger à l'inspiration de l'auteur du scénario de *Terre Promise*.

M. Roussell a brûlé le dénouement de sa piè-

ce et c'est regrettable. Quelles pertes irréparables cet incendie n'a-t-il pas causé. Raquel Meller y a perdu ses illusions et nous aussi. Toutes les impressions d'art, tout le romantisme du drame domestique de cette famille juive qui nous avaient touché jusqu'à l'avant-dernier acte et que nous avions religieusement conservés, tout le pathétisme de cette tragédie familiale, toute la finesse spirituelle qui ornait l'argument et qui nous avait charmé, enfin tout ce que nous avions recueilli de précieux a été anéanti dans les flammes de cette fatale conclusion incendiaire. M. Roussell est un metteur en scène de grand talent, mais s'il n'y prend garde il sombrera un jour lui aussi dans une de ses catastrophes qu'il provoque à plaisir à la fin de toutes ses œuvres dramatiques. Nous comprenons sa pensée, mais nous ne la partageons pas ; c'est une concession qu'il

veut faire au goût d'un certain public et au Moloch commercial qui exige de grandes hémorrhagies de triviales mises en scène à effets : conceptions très dangereuses pour l'art et fatales pour l'artiste qui sacrifie à ce dieu insatiable.

L. F.

L'Empereur des Pauvres

D'après le célèbre roman de M. Félicien Champsaur à la Maison du Peuple (Voir annonce page 4)

Troisième époque : Les Flambeaux

« Des coureurs, d'âge en âge, à travers de profondes ténèbres, se transmettent le flambeau qui doit éclairer l'humanité... gardiens d'idéal, forgerons d'aurore. »

Marc Arnava, après qu'il a été chassé de Saint-Saturnin, a résolu d'être un de ces forgerons d'aurore, dont le geste courageux et désintéressé illumine à jamais un siècle.

Il fait une entrée sensationnelle à Paris, à bord d'un dirigeable encadré d'avions qui proclament sa venue et lancent à tous les échos son mot d'ordre et de ralliement « En Avant ! ».

Marc s'est assigné une noble mission, faire le bonheur de ceux qui le méritent et demander aux riches, aux trop heureux, d'accorder un peu plus de justice et de bonté à ceux qui peinent pour eux.

Jean Sarrias, le sculpteur de génie, l'oncle de Silvette, Sarrias a deux amours au cœur : son fils, qu'il a eu d'un premier mariage, la compagne qui vit à ses côtés, lui prodiguant sa tendresse et son admiration.

Mais il a aussi une haine farouche : celle de la société marâtre qu'il voudrait punir de ses injustices et de ses oppressions.

Pour cela, il ne compte pas sur la politique dont il a connu toutes les déceptions ; il veut frapper lui-même et tout seul un grand coup.

Dans le silence, avec le produit d'un meuble qu'il a génialement sculpté pendant des années, il achète des armes, des munitions, transformant patiemment son logement de la rue des Archives en une forteresse redoutable.

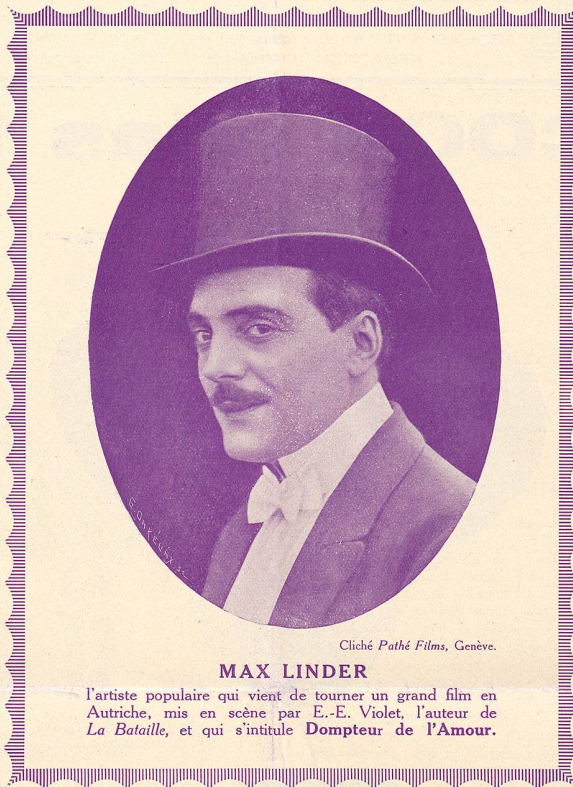
Silvette, chassée par son père à la suite de son intervention en faveur de Marc, s'est réfugiée chez Sarrias, son oncle.

Sans lui avoir confessé l'amour qu'elle a voué à l'Empereur des Pauvres, elle essaye d'amener, entre l'apôtre de la Bonté et celui de la Violence, une alliance qui intensifierait leur action.

Mais Sarrias, tant de fois déçu, se méfie de Marc, ce millionnaire socialiste qu'il prend pour un amateur et un candidat futur à quelque mandat législatif.

Mais Silvette ne peut pas contenir longtemps son secret, et Sarrias apprend par le détail l'extraordinaire idylle de sa nièce et de Marc.

L'étrange aventure de l'Empereur des Pauvres suscite sa curiosité.



Cliché Pathé Films, Genève.

MAX LINDER

l'artiste populaire qui vient de tourner un grand film en Autriche, mis en scène par E.-E. Violet, l'auteur de *La Bataille*, et qui s'intitule *Dompteur de l'Amour*.

Petite Histoire d'un Grand Mandarin

Dans la capitale du Céleste Empire vivait autrefois un jeune homme fat mais étié qui aspirait à révolutionner tous les arts par des méthodes dont il revendiquait la paternité, mais qui n'était qu'un pâle plagiat de certaines théories mises en pratique quatre mille ans avant sa naissance, sous la dynastie des Khan par un poète érotique nommé On Sam Fu. Ce jeune éphèbe avait étudié toutes les sciences sans devenir un Phénix dans aucune d'elles ; d'origine mongole mais naturalisé Chinois de fraîche date, Pa-tchen-Hou, car c'était son nom, prétendait avoir trouvé sa voie définitive dans la rénovation des ombres chinoises en les projetant dans des décors géométriques bruyamment éclairés par des rayons mercuriels qui en intensifiaient la platitude et qui servaient d'habitat à des personnages morbides et opiacés.

À la faveur d'une bonne presse savamment cuisinée et servi à souhait par une petite cour de mandarins dévoués auxquels il avait fait les honneurs de sa tour d'ivoire aux marches de jade, il ne se lassait jamais d'être loué et quelquefois admiré, mais sans le savoir. Quel talent, quelle inspiration prophétique, jamais mandarin au bouton électrique n'avait reçu autant d'homages à jet continu et quand les adorateurs du maître parlaient de son auguste esprit, de son intelligence et de son génie incomparable, ils ne le faisaient qu'avec la révérence commandée par l'étiquette en frappant humblement de leur front modeste la terre sacrée que le grand mandarin au bouton de guêtre avait foulé de ses divines sandales.

Les louanges ne tarissaient pas dans les tablettes consacrées au novateur, au grand animateur des ombres magiques figées avant lui dans une tradition conservatrice des plus insipides, et on pouvait lire chaque jour dans les gazettes de la Chine, de la Mongolie et du Tibet des apologies ampoulées que Socrate aurait envies : « Oh ! toi Mouton divin, fils du Grillon aux ailes de Phénix, lumière de notre ombre, le cercle de tes mérites est aussi parfait que les angles de tes décors sont aigus, ton talent lumineux éclaire nos studios d'un éclat éblouissant et les rayons laiteux de tes arcs argentés féériques nous aveu-

glent par leur splendeur, et les arêtes de tes portants s'illuminent comme la crête du Kou-Kou-Nor aux lueurs évanescences de la blanche Séléne. »

Or, un jour, le mandarin au bouton de guêtre apprit qu'une de ses œuvres, la meilleure, la dernière, allait être jouée en Mongolie, sa véritable patrie, au seuil de laquelle quelques années auparavant Pa-tchen-Hou avait secoué la poussière de ses sandales pour troquer le vulgaire bonnet de tarte de l'étudiant mongol contre le bonnet chinois de crépon noir au bouton électrique. Le grand révélateur énigmatique, grand espoir de l'Empire céleste, craignant que son œuvre ne soit pas comprise dans son pays natal, car nul n'est prophète chez lui, résolut d'aller expliquer à ces placides et candides Mongoliens ce qu'ils devaient penser de l'art en général et du sien en particulier et, le douzième jour du troisième mois ce grand mandarin quittait la capitale du fils du Ciel en route pour Tchao-Tien-Han (L'étang du Soleil naissant) où l'on devait représenter son ouvrage subversif, son œuvre inoubliable. Comme un astre de pareille grandeur n'évolue pas sans une cour de satellites bienveillants pour l'orbite solaire, ainsi Pa-tchen-Hou s'encadra d'une pléiade de courtisans dans laquelle figurait au premier rang un jeune homme, son disciple, seul personnage qu'il initiait aux subtilités de son art et qui devait être le continuateur de son œuvre lorsque sa puissance sidérale faiblirait après avoir franchi le zénith de la renommée, car rien n'est éternel et les rayons de gloire les plus ardents s'éteignent tôt ou tard dans l'indifférence cruelle des hommes, toujours avides de nouveaux génies.

Après plusieurs journées de voyage, Pa-tchen-Hou, le grand mandarin au bouton électrique, arriva avec ses courtisans à la frontière de la Mongolie où à laquelle lys se trouvait une cité froide, piquée sur le flanc d'un coteau qui dominait Tchao-Tien-Han (L'étang du Soleil naissant) et qui était le but de son voyage. Cité cent fois bénie car elle avait vu naître le grand maître Pa-tchen-Hou, le novateur des ombres chinoises plus animées que jamais par le souffle vivifiant de son génie. Inutile de dire que tous les grands critiques de la lanterne magique et des ombres fugitives vinrent recevoir avec les cérémonies d'usage le Mouton Divin. Ces admirateurs, coiffés pour la circonstance de leur bonnet de l'am-

tié et du respect ne cessaient d'admirer leur grand mandarin et de prononcer d'interminables panégyriques à sa louange. Les pinceaux à poils de lièvre couraient comme bien on le pense sur le papier de riz où les excellents critiques consignaient leurs pensées et leurs impressions sur l'admirable et le profond maître.

Dans la salle dallée de jade, où s'étaient réunis l'astre et ses satellites entre deux tasses d'un thé précieux servi sur des plateaux de laque rouge ornés d'images représentant le grand Phénix des ombres et de la lumière céleste, soudain un coup de gong retentit. Pa-tchen-Hou levait en même temps le doigt, ce qui signifiait que le maître allait parler. Qu'allait-il dire ? L'assistance était suspendue à ses lèvres.

« Mes chers et dévoués amis, je suis certain que vous brûlez de connaître ma dernière œuvre dont on a tant parlé dans toutes les gazettes de Pékin et que vous désirez savoir quelles sont mes théories sur les ombres chinoises et leur relativité avec tous les autres arts ; votre impatience ne sera pas mise plus longtemps à l'épreuve, nous allons immédiatement faire allumer la lanterne magique et faire passer devant vous l'œuvre nouvelle due à mon grand talent animateur que personne n'a pu égaler à ce jour, puis je vous entre-tendrai de mon art et de mes conceptions transcendantes sur le rôle que joueront dorénavant les ombres chinoises dans la vie moderne. »

Le jet de lumière de la lanterne projeta sur la toile immaculée de petites silhouettes morbides qui s'agitèrent dans des décors euclidiens, pentagonaux, discoïdes, rectilignes, aigus et fort désagréables à voir dans lesquels l'argument plût comique que dramatique n'avait rien pour surprendre les spectateurs, pas plus que l'ambiance décorative dans laquelle le thème de la pièce se déroulait, mais ils s'extasiaient tous par persuasion.

Quand le spectacle fut terminé, une vraie Chinoise aussi fine que mordante et à qui on ne la faisait pas, s'approcha du maître et lui fit remarquer que son œuvre ressemblait fort par certains côtés à celle d'un artiste peu connu en Chine parce qu'il dédaignait la parade, mais cependant déjà célèbre en Mongolie et qui était le véritable initiateur de cette nouvelle école que lui, Pa-tchen-Hou, leur présentait comme un fruit de son propre cerveau.



Le mandarin au bouton de guêtre ne parut pas goûter cette réflexion et quand son interlocuteur eut tourné les talons, il dit à un de ses admirateurs dévoués qui ne le quittait pas : « Cette femme m'énervé ! »

Quelques heures après, devant un public d'un éclatisme peu favorable au maître, celui-ci développa ses théories et prétendit que ses ombres chinoises étaient de l'art et que la musique, la peinture et les autres arts seraient avant peu annihilés par la silhouette s'agitant dans une ambiance créatrice de poésie et à l'appui de cette thèse aussi claire qu'intelligente, il dit :

« Comparez le torse et le sourire de la Joconde à celui de Douglas, vous préférerez l'étoile à la toile, d'autant plus que la Joconde ne vous fera jamais voir son dos, tandis que vous pourrez voir celui de Douglas. Qu'est-ce que l'Apollon du Belvédère à côté du dompteur de la Galerie des Monstres ou les colonnes du Parthénon comparées aux cheminées de l'usine à gaz ? Quant à la musique, il vaut mieux n'en pas parler, et d'un geste Podsnapien, Pa-tchen-Hou balaya les autres arts minuscules qui obscurcissent le firmament des vrais esthètes. *Sé-Fou.* »